

Des livres

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223038>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Et je me fais fort d'éviter la désagréable indigestion.

— C'est sérieux ?

— Comme un avertissement du receveur. Seulement, je tiens à ce que votre défi vous coûte cher. Deux cents francs pour une œuvre de bienfaisance et un dîner pour tous ces messieurs.

— Soit !

— Eh bien ! rendez-vous ici, après-demain matin, à 11 heures.

— Vous voulez être à jeun ?

— Oui !... Vous nous ferez réserver une salle, et ferez préparer dans un plat cent œufs durs « épluchés »

— C'est entendu.

Et là-dessus, on parla d'autres choses. Inutile de dire que les intéressés attendirent le surlendemain avec impatience. Enfin, le jour tant désiré arriva.

Loche se trouva le premier au rendez-vous. Il compta attentivement les œufs qu'une sommelière, très intriguée, venait de disposer dans quatre assiettes.

Les témoins de ce repas pantagruélique parurent.

— Il vous réserve un tour de sa façon ! disait l'un.

— Vous pouvez vous préparer à payer ! affirmait un autre.

— Vous allez finir par m'alarmer ! répondit Loche, avec un gros rire. Mais il me semble que mon adversaire est en retard...

— Me voici, proféra une voix joyeuse.

Et Lambul fit une entrée sensationnelle, il tenait en laisse... un superbe porc !

— Je vous présente mon camarade !... Hop ! là ! mon vieux cochon, mets-t'en jusque-là !

Et d'un vigoureux coup de pied, il poussa son « camarade » vers les œufs... Lui-même en prit un et se mit à le manger avec une sage lenteur, tandis que les témoins s'esclaffaient.

Un quart d'heure après, les assiettes étaient vides !

— Eh bien ! mon brave Loche, ai-je gagné ?

Loche qui, au fond, n'était pas content, s'efforça de sourire :

— Certes, je ne peux nier que vous et votre « camarade » avez avalé les cent œufs !... Seulement, je trouve que vous avez de singulières relations.

— Que voulez-vous !... On ne peut pas ne fréquenter que des membres du corps diplomatique.

— En somme, conclut Loche, vous venez de me jouer... un vrai tour de cochon !

Des livres. — Une demoiselle demandait un jour à Mark Twain quelle était, selon lui, la valeur des livres.

— La valeur des livres est inestimable, répondit le célèbre humoriste, mais elle varie de l'un à l'autre. Un livre relié en cuir est excellent pour affiler les rasoirs ; un petit livre, concentré, comme les font les écrivains français sert merveilleusement pour cacher une table boiteuse ; un vieux livre, relié en parchemin, fait le meilleur projectile à lancer contre les chats ; et, finalement, un atlas à grandes feuilles, de bon papier, voilà ce qu'on peut désirer de mieux pour raccommoder les vitres...

— Dix-huit ans, trois mois, six jours... faut-il te compter les heures ?

— Ne blague pas, c'est sérieux.

Le ton de Silas en prononçant ces mots était si raide, si dur, que le Parisien se tut.

— Puisque tu me crois lâche, voilà ce que je propose. Nous allons, l'un après l'autre, entrer dans la cage centrale. Chacun y restera quelques minutes, porte fermée, seul avec les bêtes, en es-tu ?

— Imbécile, répondit l'autre en haussant les épaules, va compter tes fadaïses dans ton pays.

— Il ne s'agit pas de pays. Entres-tu, oui ou non ?

— Tu m'embêtes !

— Lâche !

— Qu'est-ce que...

— Je dis lâche... lâche... lâche...

Le Parisien s'était tourné vers ses camarades.

— Il est fou, dit-il, avec un accent de méprisante pitié.

Mais Silas n'en voulait démordre.

ballerines vulgaires et les montreuses de chiens savants.

Peu à peu, les secrets des roulottes et des arrière-barreaux étaient ainsi divulgués avec de gros rires et des remarques impudiques.

Silas, à l'écart, écoutait vaguement les histoires, il les connaissait depuis longtemps ; elles avaient, durant des mois, défrayé la chronique scandaleuse des ambulants et il ne prenait aucun plaisir à ces répétitions de choses banales, à ces tranches de vie ou les turpitudes mettaient une certaine couleur, une teinte sale.

Et puis, ces récits, toujours cyniques, l'attristaient.

D'ailleurs, personne ne lui eût demandé une marque d'approbation, et son rire comme sa mélancolie passaient inaperçus. Le Suisse ne comptait pas pour ces joyeux compagnons et, si, par hasard, ils remarquaient sa silencieuse présence, c'est que le narrateur, par quelque sarcastique plaisanterie, par quelque injurieuse allusion, attirait sur le pauvre diable une série de quolibets plus ou moins comiques.

Alors c'étaient de grossières exclamations où les vaches, les écuries, les basses œuvres de l'étable trouvaient toujours leur place.

Or, ce soir-là, les habitués du brasero parlaient longuement de bêtes sauvages, de représentations extraordinaires et d'actes héroïques accomplis dans des cages par de célèbres dompteurs. On citait Pesson, Pianet et quelques autres noms illustres dans les annales foraines et dans le monde des roulottes.

Tout à coup, le Parisien, après avoir conté une scène dramatique très récente et détaillé une lutte terrible entre une femme et un lion, se retourna vers Silas, et l'interpella :

— Hein, Suisse, ce n'est pas toi qui t'en serais tiré comme ça ?

Silas haussa les épaules.

— Oh ! t'as beau faire ton crâne ; à part les vaches de ton pays, les bêtes te font peur.

Instinctivement, Bolomey regarda la cage centrale dans laquelle cinq superbes lions, le muffle allongé sur les pattes étendues, l'œil mi-clos, sommeillaient.

Le Parisien se mit à rire.

— Tu les « reluques », dit-il, mais t'es trop lâche pour t'en approcher.

Au mot de lâche, Silas avait bondi. Cette insulte brutale l'exaspérait ; maintenant c'était trop et il en avait assez de ces injustices réitérées, de ces vexations quotidiennes, de ces mépris. Il en avait assez, et l'occasion semblait venue d'en finir une bonne fois, franchement, carrément.

Tout cela, il se le dit en quelques secondes, une pensée complexe l'envahit, et, très calme, il s'avança, entrant dans le cercle formé par les rieurs.

— Eh ! bien, Parigot, puisqu'il n'y a que toi de courageux, je t'offre un pari.

L'autre souriait dédaigneusement. Quel diable de pari pouvait bien proposer ce Suisse, ce simple, ce paysan ?

— Allons, parle, vas-y mon vieux.

— Il y a dix-huit ans que tu vis dans les ménageries ?

— Dix-huit ans, trois mois, six jours... faut-il te compter les heures ?

— Ne blague pas, c'est sérieux.

Le ton de Silas en prononçant ces mots était si raide, si dur, que le Parisien se tut.

— Puisque tu me crois lâche, voilà ce que je propose. Nous allons, l'un après l'autre, entrer dans la cage centrale. Chacun y restera quelques minutes, porte fermée, seul avec les bêtes, en es-tu ?

— Imbécile, répondit l'autre en haussant les épaules, va compter tes fadaïses dans ton pays.

— Il ne s'agit pas de pays. Entres-tu, oui ou non ?

— Tu m'embêtes !

— Lâche !

— Qu'est-ce que...

— Je dis lâche... lâche... lâche...

Le Parisien s'était tourné vers ses camarades.

— Il est fou, dit-il, avec un accent de méprisante pitié.

Mais Silas n'en voulait démordre.

— Une fois... deux fois... trois fois... entres-tu ?

— Non...

— Eh ! bien, j'irai seul !

— Va te faire pendre, si tu veux.

Silas se dirigeait vers la cage, un homme l'arrêta.

— Tu sais que c'est défendu, il faut une autorisation du dompteur...

— De Master Weep.

— Yes.

— J'y vais.

Et il courut vers la petite loge qu'occupait, au fond de la ménagerie, le dompteur anglais.

La demande de Silas l'amusa.

— Est-ce « une péri » ?

— Oui, monsieur.

— Oune péri véritébel ?

— Oui, monsieur.

— Aloo, je disé oui. Prenez gaade à la Petite Gisbi, lé toute pétite. C'était oune énimal désagrèbel...

Silas était revenu vers le groupe formé déjà devant la cage. On ne riait plus dans ce cercle gouailleux. L'un d'eux avait dépendu une lampe et la tenait, ainsi qu'une cariatide, au-dessus de sa tête.

La lumière, pénétrant brutalement jusqu'aux bêtes couchées, les réveillait peu à peu, et avec des lenteurs toutes félines, des bâillements grondeurs, des tensions de muscles fatigués, les lions se levaient, l'un après l'autre, étonnés et fâchés par quelques instinctive prévision de labeur.

(A suivre.) Prosper Meunier.

A la caserne. — Un jeune lieutenant donne une « théorie » à ses recrues ; ayant terminé, il demande si tout le monde a compris.

Un ou deux hommes se lèvent, et demandent des explications complémentaires.

Alors le vieux colonel instructeur, qui surveille la façon dont le lieutenant s'acquitte de sa tâche :

— Lieutenant, venez ici !

— Mon colonel ?

— Un officier qui n'est pas f... de se faire comprendre du premier coup de ses subordonnés, bien c'est un abruti ! « Compris » ?

— « Non » ! mon colonel.

Les dernières de « Fricasse ». — La nouvelle pièce villageoise de M. Marius Chamot a obtenu un succès considérable pendant les fêtes du Nouvel-An, au Théâtre Bel-Air. Les salles comblées et emballées se succédaient sans interruption. Les rires crépitaient comme des mitrailles et les applaudissements éclataient de toutes parts. Tous ceux qui n'ont pas encore vu « Fricasse », admirablement joué par les joyeux artistes du « Théâtre Vaudois », ne voudront pas manquer l'une des quatre toutes dernières représentations de vendredi 3, samedi 4 janvier, à 20 h. 30 et dimanche 5 janvier en matinée à 14 h. 30 et en soirée à 20 h. 30. Location à l'avance chez Hipp, magasin de tabacs, Grand-Pont 12. T. 22.290.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & C^o Rue de St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois

Achetez vos chemises chez le spécialiste DODILLE
Rue Haldimand LAUSANNE

LAUSANNE
Buffet de la Gare C.F.F.
André Oyex
Toutes spécialités de saison
Nos vins du pays réputés



COMMENT SILAS DEVINT DOMPTEUR

Des déclassés que la vie toujours impitoyable, avait acculés, peu à peu, les poussant de chute en chute.

Mais ces histoires tristes ne plaisaient guère au public. Les quatre ou cinq jeunes qui tordaient des cigarettes autour du brasero préféraient les aventures plus suggestives où quelque féminine silhouette se mouvait dans le merveilleux des conquêtes faciles et des jouissances passagères. Alors, défilaient les grands noms de la populace foraine, les célébrités étranges, les femmes-torpilles, les géants, les somnambules extra-lucides, les